

L'interprète en Afrique coloniale. Intermédiaire culturel et linguistique ou traître ?

Małgorzata Tryuk
Université de Varsovie, Pologne
m.tryuk@uw.edu.pl

Synergies Pologne n° 10 - 2013 pp. 215-224

Résumé : L'interprète en Afrique, intermédiaire linguistique et culturel indispensable entre les administrateurs coloniaux et les populations locales, est représenté traditionnellement soit comme un collaborateur fidèle du colonisateur et jouissant d'un prestige incomparable auprès des Africains soit comme un agent incompetent et indigne de la confiance de son maître. Cette vision dichotomique du métier d'interprète découle de la distinction faite par Michael Cronin selon qui il existe deux systèmes d'interprétation : autonome et hétéronome. Ma communication a pour objectif de démontrer que cette dichotomie ne correspond totalement ni à la place ni au rôle de l'interprète dans les colonies qui occupe une troisième position "in-between" dans les rapports entre les colonisateurs et les Africains.

Mots-clés : interprète, Afrique, colonisateur, in-between

Abstract : The interpreter in Africa, indispensable linguistic and cultural intermediary between colonial administration and the local population is traditionally presented as a faithful collaborator of the coloniser or as an incompetent and unfaithful agent for his master. This dichotomic vision of the profession of the interpreter is based on the classification made by Michael Cronin who distinguishes two systems of interpreting : autonomous and heteronomous. The aim of this paper is to discuss that this dichotomy does not correspondent to the real place and role of the interpreter in the colonies and that in fact the interpreter occupies a third position « in-between » in the relations between the colonisers and the Africans.

Key words : interpreter, Africa, coloniser, in-between

Le traducteur fidèle, impartial, neutre, objectif, discret, est en même temps un traducteur invisible, une ombre de l'auteur, son double. Voilà une liste subjective, mais non exhaustive de visions sur le rôle du traducteur ou de l'interprète qui reflète des conceptions d'un médiateur entre les langues et les cultures, qui est à la fois servile et serviteur. C'est une vision naïve, idéaliste et romantique qui présente un intermédiaire idéal. En même temps ces conceptions sont floues et imprécises (le traducteur fidèle à qui, à quoi, impartial par rapport à qui, à quoi, invisible pour qui ?). A l'heure actuelle du développement en traductologie, surtout au vu de l'approche culturelle et postcoloniale, cette vision de traducteur ne peut plus suffire pour décrire

la réalité complexe dans laquelle il est véritablement amené à intervenir. En pratique, la traduction et l'interprétation se trouvent à l'intersection de la résistance et de la collaboration avec les autres acteurs de l'acte traductif (Rao, 2007 : 223). Telle était la particularité de l'interprétation dans les colonies françaises et britanniques au tournant des XIXe et XXe siècles en Afrique. L'interprète des colonies, cet habile agent ou médiateur dont la tâche principale était de combler le vide linguistique et culturel entre le colonisateur et les peuples indigènes était en réalité un personnage plus complexe. Son rôle qui, en apparence, consistait à rapprocher deux mondes antagonistes et hostiles, faisait de lui un personnage de nature double, ambiguë sans jamais être fausse. L'interprète était un personnage « in-between » qui ne se reconnaissait pleinement dans aucune des parties et dont l'action s'inscrivait dans un espace distinct, le troisième espace où pouvaient avoir lieu les négociations entre les cultures. Selon Dingwaney (1995 : 9) dans le contexte de la colonisation, ce troisième espace signifiait un lieu particulier dans lequel l'interprète pouvait délibérément traduire ou fausser la traduction du message colonial. Ainsi, il pouvait changer et diminuer l'autorité du colonisateur. Les concepts de „in-betweenness”, du troisième espace, de l'hybridité introduits par Bhabha (1994) pour décrire la communication interculturelle ont été adaptés récemment avec succès par les traductologues. Ces notions permettent de mieux cerner les problèmes de l'identité, de la loyauté de l'interprète colonial qui n'est pas un simple médiateur entre deux pôles, deux extrêmes qu'il essaie de rapprocher telle une passerelle ou un pont (Wolf, 2000 : 142). Le but de l'interprète pouvait être tout autre et il l'était en réalité.

Dans la discussion sur l'identité du traducteur dans le contexte de la colonisation, on se base généralement sur la dichotomie introduite par Cronin (2002) qui distingue d'un côté l'interprète recruté parmi la population locale, dénommé interprète hétéronome et de l'autre un interprète que le colonisateur ou l'occupant emmenait avec lui dans les régions colonisées ou occupées, appelé par l'auteur interprète autonome. L'idée de la loyauté de l'interprète envers le représentant du pouvoir se trouve à la base de la classification de Cronin. Ainsi l'interprète hétéronome n'était personne autre qu'un traître en puissance (Cronin, 2002 : 57).

Le but de mon article est de démontrer que dans les colonies, on était en présence d'un autre type d'interprète hybride qui occupait une nouvelle place n'appartenant ni totalement au monde des colonisateurs ni à celui des colonisés. Pour ce faire, je vais me servir de deux exemples d'interprètes, d'un personnage réel ayant vécu dans les colonies au début du XXe siècle et d'une figure d'interprète fictif, en me basant sur le roman de l'écrivain malien Amadou Hampaté Bâ intitulé « *L'étrange destin de Wangrin ou les roueries d'un interprète africain* » publié en 1973.

L'interprétation dans les colonies

Le début du XXe siècle était un moment crucial dans la consolidation de l'administration coloniale. A partir des années 1930, la position et l'importance des fonctionnaires subalternes dans la bureaucratie coloniale, parmi lesquels

un grand nombre d'interprètes indigènes a commencé à décliner rapidement (Lawrence, Osborn et Roberts, éd. 2006). Cependant le tournant des siècles était une époque exceptionnelle ; il semble même que nulle part ailleurs et jamais dans l'histoire de l'interprétation, le métier de l'interprète local, n'ait connu un tel essor, n'a acquis une telle importance. C'était un véritable siècle d'or, de profit et de prestige de ce métier. Dans les colonies l'interprète était un personnage incontournable qui, en dehors de ses tâches traditionnelles, pouvait non seulement remplacer le fonctionnaire colonial, le commandant du cercle et le représenter face aux chefs locaux ou religieux, mais il exerçait le pouvoir en son nom, souvent sans son autorisation, et même à son insu. Il prenait des décisions concernant l'organisation de la vie du cercle, le commerce et l'exercice du droit. Il était omnipotent, cette omnipotence était à l'origine de sa richesse. Mais ce pouvoir ne pouvait durer éternellement, les exemples de chutes spectaculaires, de déchéances d'interprètes n'étaient pas si rares que cela. L'interprète devait donc être un agent habile pour se déplacer sans heurts entre les autorités coloniales et les traditions locales. La position de l'interprète était sujette à des convoitises, on était prêt à toutes sortes d'actes ignobles pour l'obtenir : délations, intrigues, vols, malversations, viols présumés. Il n'était pas nécessaire de bien connaître la/les langues pour accéder au poste d'interprète. D'autre part c'était une des rares fonctions auxquelles un Africain éduqué pouvait aspirer, comme le décrit dans son autobiographie Nelson Mandela (1995 : 38-39) :

I had my heart set on being an interpreter or a clerk in the Native Affairs Department. At that time, a career as a civil servant was a glittering prize for an African, the highest the Black man could aspire to.

Dans les colonies, le Grand Chef blanc dépendait donc dans tous ses actes administratifs, juridiques, dans les contacts avec la population locale, dans tout son quotidien du Grand Interprète noir, du „répond-bouche” (Bâ, 1973 : 32) qui, assis dans son bureau jouxtant le bureau du commandant, pouvait faire et défaire toutes les affaires. Tous dépendaient de ses bonnes grâces. Son pouvoir était d'autant plus grand que les connaissances du commandant sur les coutumes locales, les relations, les intrigues, la/les langues, la/les traditions et croyances locales étaient restreintes. Le pouvoir de l'interprète était reconnu par tous : les élites locales, les marabouts, les griots, les fonctionnaires coloniaux et même l'Eglise. Cet interprète pouvait donc à sa guise manipuler les Français et en même temps, moyennant une rémunération adéquate, défendre les intérêts de la population locale. Il prenait lui-même des décisions administratives, faisait de fausses écritures dans les registres, dissimulait les documents, les falsifiait, faisait semblant de les perdre pour les redécouvrir le moment opportun venu. La source de son pouvoir était le savoir que détenait le commandant. C'est pourquoi l'on convoitait ce poste, symbole de prestige, d'autorité et de fortune. L'interprète Racoutié, un des héros du roman d'Amadou Hampaté Bâ, explique sa position :

Je suis Racoutié, ancien sergent de Fantirimori, classe 1885, matricule 6666. Je suis présentement l'interprète du commandant. Je suis son oeil, son oreille et sa bouche. Chaque jour je suis le premier et le dernier auxiliaire qu'il voit. Je pénètre dans son

bureau à volonté. Je lui parle sans intermédiaire. Je suis Racoutié qui s'assied sur un banc en beau bois de caïcedrat devant la porte du commandant blanc. Qui parmi vous ignore que le commandant a droit de vie et de mort sur nous tous ? Que ceux qui l'ignorent sachent que ma bouche, aujourd'hui, Dieu merci, se trouve être la plus proche de l'oreille du commandant (Bâ, 1973 : 51-52).

L'administration coloniale française avait organisé un corps d'auxiliaires subalternes locaux, parmi lesquels les interprètes indigènes qui étaient formés dans des écoles destinées spécialement aux Africains, appelées écoles des otages. Parfois de simples soldats étaient promus interprètes. Le système d'éducation dans ces établissements était plus qu'élémentaire comme le décrit Mopoho (2001) :

Un officier de Marine leur donne des leçons de français à ses heures perdues. [...] Un soldat d'infanterie reste toute la journée avec eux comme répétiteur [...] M. Guiol, conducteur des travaux leur donne des leçons d'arithmétique [...] Un second interprète pour les langues du Haut-Fleuve est détaché auprès des otages (Mopoho, 2001 : 618).

L'interprète devait renforcer la présence française en Afrique, il portait « la mission civilisatrice de la France » qui est « notre mère Patrie à tous », comme aimait à répéter, non sans ironie, le héros de Bâ (1973 : 221). Les Français avaient formé une armée d'auxiliaires indigènes qui, à leur tour, savaient user sciemment de leur situation privilégiée pour tisser des intrigues dans lesquels les colonisateurs devaient se retrouver tôt ou tard, à laquelle on ne pouvait trouver parfois aucune issue. Pour le colonisateur, l'interprète était souvent la seule source d'information sur les us et coutumes locales dans un environnement qui était souvent très hostile à leur présence et leur politique coloniale. Il détenait le savoir, c'était lui qui décidait de l'information à transmettre, aussi bien aux indigènes qu'à son commandant, comme c'était le cas de Wangrin, héros du roman de Bâ :

Wangrin avait soudoyé le facteur des postes. Celui-ci lui apportait en bloc tout le courrier des fonctionnaires européens et indigènes du cercle, à charge de Wangrin d'en assurer la distribution (Bâ, 1973 : 153).

Le gouverneur de la province étant loin, l'interprète pouvait le faire sans aucun contrôle. Il assurait le bon fonctionnement du cercle, était chargé de la médiation entre les chefs de tribus locales, organisait les distractions, faisait office d'entremetteur entre les Africaines et le commandant qui, dans la plupart du temps, était seul dans les colonies, son épouse, Madame la commandante, préférant rester dans la métropole (Bâ, 1973 : 62). C'était donc l'interprète qui était chargé de trouver une concubine locale avec qui le commandant concluait "un mariage colonial" sans aucune valeur juridique. Cette fonction supplémentaire apportait à l'interprète une rémunération importante, mais en principe, était un moyen d'exercer une influence sur le commandant par l'intermédiaire de la concubine :

Comme on peut le deviner, Wangrin allait faire là d'une pierre deux coups. D'une part en tant qu'intermédiaire du mariage, il entraînait des deux pieds dans les bonnes grâces

du commandant ; d'autre part, il comptait bien se servir de sa "fille adoptive" pour surveiller les faits et gestes de ce dernier (Bâ, 1973 : 63-65).

Bien entendu l'interprète n'était pas admis dans le cercle intime d'amis et de collaborateurs blancs du commandant, mais il était présent durant tous les contacts avec l'élite locale. Il jouissait de la reconnaissance et de la protection du curé de la mission catholique locale, parfois même de l'évêque. L'interprète évoluait avec maîtrise entre deux mondes : un monde blanc et un monde noir, mais l'administration coloniale n'était pas toujours consciente de ses actes. Les opinions négatives étaient rares et les abus dont les interprètes étaient les auteurs étaient rarement découverts car il était difficile de le prendre flagrant délit.

Dans les colonies françaises les interprètes étaient formés dans des établissements dénommés « Ecoles des otages ». Une des premières écoles a été fondée à Saint-Louis (aujourd'hui au Sénégal) en 1856 par le gouverneur Louis Faidherbe. Fermée en 1871, elle a ensuite été réouverte sous le nom de l'« Ecole des Fils des Chefs » en 1894. On y enseignait le français et « la civilisation française ». Les colonisateurs craignaient que les chefs locaux ne changent de politique envers eux, c'est pourquoi ils les forçaient à envoyer leurs fils dans ces établissements qui ont bien mérité leur dénomination. Les archives de l'époque coloniale (Mbaye, 2006) contiennent des documents permettant de reconstruire les biographies de certains interprètes qui sortaient de ces écoles. Après le recouvrement de l'indépendance par les pays africains au début des années 1960, ils sont devenus des figures de premier rang dans leurs pays respectifs, des politiciens, des diplomates, des intellectuels, comme notamment Hampaté Bâ lui-même au Mali ou Kuoh Moukouri au Cameroun. Il n'est donc pas étonnant que la figure de l'interprète soit brossée dans de nombreux romans africains.

Boubou Penda

Boubou Penda, interprète de l'administrateur colonial Ernest Noirof dans la province Fouta Jallon en Guinée, peut servir de modèle d'interprète colonial de la fin du XIXe siècle (Osborn, 2006). Cet interprète dont le pouvoir paraissait sans limite, volait, violait, enlevait les femmes impunément. Quand ses machinations ont été dévoilées, Ernest Noirof n'a pas hésité à tout mettre en marche pour le défendre, n'hésitant pas à mettre sa propre carrière en jeu. Malgré tous les efforts qu'il avait entrepris, Boubou Penda a été traduit en justice, jugé, condamné et emprisonné. Il est mort en prison en 1905. La jalousie de chefs locaux, leurs intrigues et aussi le changement de la politique coloniale française ont eu leur part dans la chute spectaculaire de Boubou Penda. Les Français connaissaient les dangers potentiels qui pouvaient découler de la confiance illimitée qu'ils avaient dans leurs interprètes indigènes. Cependant ils les laissaient faire. Quand les abus de pouvoir de Boubou Penda ont été découverts, Ernest Noirof a perdu son poste dans les colonies et il a été envoyé en congé dans la Métropole. Quant à son interprète, il a tout perdu, son prestige et sa fortune. Boubou Penda n'était pas formé à l'école des otages, c'était un ancien soldat libéré de l'armée, qui, en récompense de ses bons

services rendus à la France, avait été promu interprète indigène. Dans le système français instauré dans les colonies, Boubou Penda occupait le poste d'interprète de IIIe classe. Entre autres fonctions, il y avait les tâches suivantes :

[...] interprétation orale portant sur les points ordinaires du service, lecture et traduction orale et par écrit d'une - lettre arabe d'un style simple, traduction en arabe d'une lettre, d'un avis ou d'un ordre comportant des idées assez simples (Mopoho, 2001 : 618).

Boubou Penda jouissait d'une sympathie illimitée de son commandant, c'était son confidant le plus proche, « son fils ». Les paroles de Boubou étaient comme les siennes. Dans un rapport dressé à la suite d'une inspection effectuée dans le cercle dont avait la charge Ernest Noirot, son supérieur, l'administrateur Hubert écrivait :

Noirot est un brave homme, qui malheureusement a à ses côtés son interprète Boubou Penda et si vous n'êtes pas dans les bonnes grâces de Boubou, Noirot ne va pas vous tolérer (Osborn, 2006 : 61, trad. MT).

Boubou Penda était le prolongement de Noirot, la deuxième personne dans le cercle. Quand il a été accusé de viol et d'enlèvement d'une jeune femme d'une autre tribu que la sienne, Noirot a déclaré pour le défendre :

Pendant 19 ans Boubou Penda a vécu en étroite intimité avec moi. Son affection envers moi était confondue avec son intérêt. (Osborn, 2006 : 66, trad. MT).

Jusqu'à la fin il répétait que Boubou était un serviteur fidèle de la France, qu'il était innocent (Osborn, 2006:71). Au procès de Boubou il avait déposé :

Si j'ai pu rendre quelques services à la colonisation française, c'est grâce à ma collaboration avec Boubou. [...] Boubou est un homme fier, avec un beau caractère. Son dévouement, non seulement envers moi, mais aussi envers la cause que je défendais, était si grand que j'ai pu obtenir de tels résultats à Fouta (Osborn, 2006 : 71-72, trad. MT).

Pendant sa carrière d'interprète, Boubou Penda a amassé une richesse inaccessible pour un simple indigène : deux sacs pleins d'or, des esclaves, des troupeaux de chèvres et de moutons. Avec son modeste salaire de 30 francs par mois cela n'était absolument pas possible.

Le cas de Boubou n'était pas une exception dans les colonies. Les archives contiennent de nombreux exemples de ces auxiliaires dont la tâche était de remplir « la mission civilisatrice de la France ». Et la France savait le reconnaître ces services et distribuaient aux indigènes médailles ou autres récompenses (Mbaye, 2006: 294), *L'interprète était donc une figure clé* dans le système colonial. Il savait utiliser des stratégies d'adaptation dans cette situation ambiguë. D'un côté il accumulait des richesses, soudoyait des fonctionnaires pour extraire des informations nécessaires, faisait des offrandes aux marabouts et griots pour payer la protection des divinités, mais en même temps il rendait

de bons services au colonisateur, donc à la France. Sans l'interprète, son travail aurait été impossible à exécuter. Mais en même temps, il usait de son pouvoir pour protéger ses compatriotes.

Wangrin

Le héros du roman d'Amadou Hampaté Bâ, le jeune Wangrin a été formé à l'école des otages à Kayes (au Mali) qu'il a terminé *major* de sa promotion. Il parlait un français comme les "*les blancs-blancs, eux-mêmes, nés de femmes blanches de France*" (Bâ, 1973 : 37). Le diplôme de l'école était un véritable "sésame", la clé à la seule carrière dont pouvait rêver un indigène en Afrique Occidentale Française. Après deux années de travail dans une école pour les Africains, il a été muté dans la ville de Diagamamba, capitale de la province de Nmaci, et c'est là qu'a débuté sa carrière d'interprète. Non seulement le vieil interprète en place, Racoutié, mais aussi le commandant lui-même ont tout de suite reconnu les compétences linguistiques de Wangrin. Racoutié s'en est senti vexé, il a eu le pressentiment que le nouveau venu prendrait bientôt sa place. Il ne s'est pas trompé. Wangrin a fait une excellente impression sur le commandant qui lui a dit :

Tu es allé à l'école française. Tu y as reçu une bonne éducation morale et intellectuelle. Ce diplôme t'a ouvert les portes de la plus noble des carrières : l'éducation des enfants, c'est-à-dire la formation des hommes de demain (Bâ, 1973 : 37-8).

La mission de la France dans les colonies était de rendre ces hommes heureux à tout prix, même malgré eux (Bâ, 1973 : 221) et la fonction de l'interprète était de l'aider à y parvenir. Sa connaissance du français *blanc blanc* émerveillait les colonisateurs. Wangrin a décidé donc d'user de sa position due à la connaissance du français. A l'occasion d'une autre mutation, voici comment il explique sa façon de mémoriser la langue de Lamartine et de Victor Hugo :

- Dis donc, fit le commandant, où as-tu appris à parler si bien le français?
- A l'Ecole de otages à Kayes, et aussi à force de lire Dumas, Lamartine, Victor Hugo, Leconte de Lisle, Voltaire, La Fontaine, Alfred de Musset et Boileau. Je connais par coeur la phrase célèbre de Victor Hugo qui m'offre le moyen mnémotechnique de retenir la liste de mes auteurs préférés.
- Et quelle est cette phrase?
- La voici, mon commandant: Corneille, perché sur les Racines de la Bruyère, Boileau de la Fontaine Molière."
- Eh ben mon cochon! Tu es plus qu'un interprète (Bâ, 1973 : 260-261).

L'interlocuteur de Wangrin n'a même pas senti l'âpre ironie dans les réponses de celui-ci. Outre le français, Wangrin maîtrisait parfaitement les langues africaines telles que le bambara (étant lui-même Bambara), le peul, le dogon, le mossi, le djerma, le haoussa, le baoulé et le bété. De telles compétences linguistiques le prédestinaient au métier de l'interprète qui, outre la fonction du confident de son commandant, signifiait aussi le bien-être. Racoutié, le vieil interprète vivait tel un roi sur qui « les pourboires pleuvaient nuit et jour » (Bâ, 1973 : 44-45). En voyant les possibilités de s'enrichir rapidement et sans trop

d'efforts, Wangrin a préparé tout un stratagème pour évincer son prédécesseur de cette position tant enviée. Et à chaque mutation dans une autre ville, il mettait en place le même plan pour obtenir le poste tant désiré d'interprète : Wangrin provoquait ses concurrents, les forçait à démissionner, parfois par ruse, parfois en faisant appel aux marabouts locaux qu'il récompensait largement. Il usait aussi de la force physique, car il savait que tout interprète qui perd sa face suite à une rixe, devient inutile (Bâ, 1973 : 57). La carrière de Wangrin ne pouvait durer éternellement. Il savait qu'il ne pouvait agir sans fin sans contrôle des administrateurs coloniaux, car la confiance du commandant envers son interprète était une chose essentielle. En Afrique « tel un mari monogame, le bon commandant ne doit avoir qu'un seul interprète » agent habile mais crédible à la fois (Bâ, 1973 : 249). La chute de Wangrin n'était donc que question de temps, elle était inévitable. La vie de Wangrin telle que décrite dans le roman de Bâ était une suite d'intrigues lui apportant de plus en plus de richesses, mais aussi des mensonges sans fin, des falsifications, des vols. Cependant Wangrin remplissait tous ces actes et ses fonctions d'interprète grâce à « la bénédiction et la miséricorde du ciel et de la France » (Bâ, 1973 : 122-123).

Conclusion

Les silhouettes de Boubou Penda et de Wangrin, et probablement de nombreux autres interprètes coloniaux, reflètent une double personnalité du traducteur. Cette dualité est visible dans tous les actes entrepris lors de l'exécution du métier qui était tant convoité par de nombreux Africains : la connaissance des coutumes et des langues africaines (l'héritage des *noirs-noirs*) était sans cesse confrontée à la parfaite maîtrise de la langue et des coutumes du colonisateur (le monde des *blancs-blancs nés des enfants des femmes blanches de Bordeaux et de Marseille*). Cette ambiguïté, résultat d'un exceptionnel mélange de cultures et de langues, est rendue par l'émergence des interprètes *noir blancs*, qui, comme Wangrin étaient placés entre deux mondes. Ces interprètes évoluaient dans un espace « in-between », car n'étant ni totalement blanc ni totalement noir, ils n'appartenaient à aucun de ces mondes. Pour les actions de l'interprète cela signifiait que, tout en respectant l'autorité du colonisateur, il pouvait, à tout moment, le tromper. Dans un tel contexte, la traduction était plus qu'un simple transfert entre les langues et les cultures, c'était un lieu d'apparition d'une nouvelle forme de culture, une culture hybride où la traduction prend une position clé (Wolf, 2002 : 186, Bhabha, 1994 : 37). Dans ce nouvel espace, le traducteur et l'interprète développaient aussi de nouvelles formes de stratégies de traduction. L'interprète dans les colonies se trouvait donc dans une position particulière où l'asymétrie entre les langues et les cultures rendait impossible tout rapprochement ou toute médiation qui est pourtant le but ultime de tout acte traductif. Considéré d'une part comme un proche collaborateur des colonisateurs, d'autre part comme un résistant subversif à la politique coloniale, l'interprète indigène était en fait un personnage à double identité, un personnage hybride qui entretenait des relations antagonistes et ambiguës aussi bien avec le représentant de la France qu'avec les populations locales. Était-il un traître pour autant ? L'interprète garantissait le succès du colonisateur, qui savait utiliser les talents de celui-ci à son profit. Mais en même temps, le colonisateur se trouvait pris dans le piège

dressé par l'interprète, dans un réseau inextricable d'intrigues et de conflits. De plus, l'interprète évoluait d'une façon qui n'était pas toujours honnête envers ses compatriotes. Les conflits qui découlaient de ses actions ne se laissent pas toujours expliquer par de simples oppositions entre le colonisateur et son interprète, le colonisateur et les colonisés, les Blancs et les Noirs, entre les langues, les dialectes, les traditions, les cultures orales et les cultures écrites, entre les valeurs morales (Rao, 2007 : 224). Le héros fictif de Bâ et le héros réel Boubou Penda avaient tous les deux recours à des stratégies spécifiques pour surmonter ces conflits. Les interprètes dans les colonies n'avaient pas à choisir entre un pôle ou un autre, entre une culture ou une autre, entre une langue et une autre. Ils faisaient un choix délibéré de se trouver entre les deux. Ainsi pour Bâ, Wangrin était ni *blanc blanc*, ni *noir noir*. C'était un personnage spécifique, un véritable *noir blanc*. Dans ce terme on peut retrouver toute l'ambiguïté de la personne de l'interprète, cet auxiliaire des administrateurs coloniaux, fier de son origine, mais aussi conscient des profits qui découlent de la connaissance des deux cultures et des langues, qui y puise la force, la motivation et la base de son action.

La figure de l'interprète *noir blanc*, un « in-between », n'était pas spécifique uniquement de l'époque coloniale. Les conséquences de ses actions résonnent encore très distinctement aujourd'hui, à l'heure des migrations, qui sont des phénomènes sociaux, économiques et politiques à grande échelle en ce début du XXI^e siècle. La personne de l'interprète dans ce contexte peut être comparée à celle de l'interprète colonial. Grâce à la dualité de son identité, aux stratégies qu'il entreprend, les messages traduits peuvent être relus, réécrits, appropriés de nouveau. Comme dans les colonies, là aussi l'interprète évolue entre les idéologies, les politiques. Il peut élaborer tout un programme de subversion, de changement de l'original (Tymoczko, 2003/2009 : 390). Dans le monde contemporain, la traduction ne signifie plus le rapprochement des cultures opposées, mais au contraire la création d'un nouvel espace où les cultures se rencontraient pour évoluer. Telle était la fonction de l'interprète *noir blanc* dans les colonies.

Bibliographie

- Austen, R. A. 2006. « Interpreters Self-Interpreted : The Authobiographies of Two Colonial Clerks ». In : Lawrence B.N., Osborn E.L., Roberts R.L. (eds), pp. 159-179.
- Bâ, A.H. 1992. *L'étrange destin de Wangrin ou les roueries d'un interprète africain*. Paris, Editions 10/18.
- Bhabha, H.K. 1994. *The Location of Culture*. London, New York, Routledge.
- Cronin, M. 2002. "The empire talks back. Orality, heteronomy and the cultural turn in interpreting studies. In: Tymoczko M., Gentzler E. (eds) *Translation and power*. Amherst MA: University of Massachussets press, pp. 45-62.
- Dingwaney, A. 1995. « Introduction : Translating 'Third World' Cultures ». In : Dingwaney A., Maier C. (eds) *Between Languages and Cultures. Translation and Cross-Cultural Texts*, Pittsburgh, London, University of Pittsburgh Press, pp. 3-15

Lawrence, B.N., Osborn, E.L., Roberts, R.L. (eds) 2006. *Intermediaries, Interpreters, and Clerks. African Employees in the Making of Colonial Africa*. Madison, Wisconsin, The University of Wisconsin Press.

Mandela, N. 1995, *Long Walk to Freedom*, Boston : Little, Brown and Company.

Mbaye, A. 2006. « Personal Files and the Role of Qadis and Interpreters in the Colonial Administration of Saint-Louis, Senegal, 1857-1911 ». In: Lawrence B.N., Osborn E.L., Roberts R.L. (eds), pp. 289-296.

Niranjana, T. 1992. *Siting Translation. History, Post-Structuralism and the Colonial Context*. Berkeley : University of California Press.

Osborn, E.L., 2006. « Interpreting Colonial Power in French Guinea :: The Boubou Penda-Ernest Noirot Affair of 1905 ». In : Lawrence B.N., Osborn E.L., Roberts R.L. (eds), pp. 56-76.

Rao, S. 2007. « *L'étrange destin de Wangrin* or the Political Accomodation of Interpretation ». In : Salama-Carr M. (ed.) *Translating and Interpreting Conflict*. Amsterdam, New York, Rodopi, pp. 223-232.

Tymoczko, M. 2003/2009 "Ideology and the position of the translator. In what sense is a translator 'in between'". In: Calzada Perez, M. (ed.) *Apropos Ideology - Translation Studies on Ideology - Ideologies in Translation Studies*. Manchester: St. Jerome, 181-201; In: Baker, M. (ed.) *Translation Studies* vol. III, London & New York, Routledge, pp. 375-394.

Wolf, M. 2000. "The third space in postcolonial representation". In : Simon S., St Pierre P. (eds), *Changing the terms: Translation in the Postcolonial Era*, Ottawa, Ottawa University Press, pp. 127-145.

Wolf, M. 2002, "Culture as Translation - and Beyond. Ethnographic Models of representation in Translation Studies". In: Hermans T (ed.), *Crosscultural transgressions*. Manchester, St. Jerome, pp. 180-192.